

A Propos de Préhistoire

SIMPLE MISE AU POINT

Dans la *Revue Africaine*, publiée par la Société Historique Algérienne, n^{os} 312-313, 3^e et 4^e trimestres de 1922, je lis, avec beaucoup d'intérêt, les notes critiques de préhistoire nord-africaine de M. P. Pallary. J'y relève d'excellentes choses, puisées aux sources les plus autorisées ; maints auteurs s'y trouvent cités et toutes les références utiles sont données.

Je ne veux, en aucune façon, retenir plusieurs appréciations sur les travaux de deux de mes excellents amis, suffisamment qualifiés par leur conscience scientifique respective, et il appartient à MM. Joleaud et Reygasse d'envisager la valeur de certaines critiques.

Toutefois, je ne puis cependant pas — en ce qui me concerne — laisser passer sans les relever, diverses interprétations susceptibles de fausser la majeure partie — dirai-je — des vues et opinions des préhistoriens.

M. Pallary peut avoir des opinions personnelles, concevoir la préhistoire à sa guise ; mais tout le monde ne le suit pas dans ses conceptions plus ou moins heureuses, parfois fantaisistes.

J'ai toujours estimé que nous possédions assez de termes de comparaison, dans toutes les industries préhistoriques du monde entier, et, qu'il était de la plus élémentaire justesse, de retenir les termes d'appellation et de distinction adoptés par nos parrains. Si chaque pays

revendique une classification particulière pour une industrie similaire, nous tombons dans la cacophonie, [et c'est pourquoi je n'ai jamais voulu suivre notre critique Nord africain dans ses conceptions].

J'ai dit que l'industrie que je recueillais à El-Oubira, en 1910, était fort énigmatique, mais je n'y ai jamais vu, en aucune façon, le néolithique berbère de M. Pallary. Il doit se souvenir d'une discussion que nous avons eue en 1910, à mon retour d'une mission dans les escargotières de la région de Tébessa. A cette époque, je rapportais déjà d'une première fouille de reconnaissance, faite en pleine station des outils pédonculés de El-Oubira, de nombreux matériaux et que je revendiquais alors — puisque je me trouvais être le premier à porter la pioche dans un pareil milieu — la paternité de la trouvaille et, j'ajoutais également au sujet de cette fort énigmatique industrie : « Cela sent rudement le moustiérien ». Je n'ai jamais varié dans cette opinion et je laisse à chacun sa façon de juger ce qui s'est passé à cette époque, attendu que M. Pallary s'est rendu sur place pour fouiller dans un endroit où je n'avais pu qu'ébaucher un travail et où il savait que je devais tout spécialement retourner.

Si ce contrôle avait pu se justifier et nous apporter la lumière complète je n'aurais qu'à admettre et m'incliner — je le ferais certes très volontiers — mais je constate, avec regret, que dans l'esprit de M. Pallary, la confusion persiste ; bien plus il veut la faire partager par les savants. A cela, je ne puis que m'opposer de la façon la plus nette et la plus catégorique.

Avant que mon savant collègue et ami Reygasse, n'établisse au congrès de Strasbourg le rapport merveilleux et indéniable existant entre notre moustiérien français et notre moustiérien Nord-africain à outils pédonculés, je m'étais rendu une deuxième fois à El-Oubira et j'avais pu doter notre Société préhistorique française de multiples séries. Cependant, tout en continuant à envisager

un faciès moustérien, je demeurais toujours sur une prudente réserve.

On connaît, à présent, les remarquables fouilles de Reygasse et sa trouvaille en place avec faune, de l'industrie pédonculée, caractérisant le moustérien pur Nord-africain.

Aucune hésitation ne pouvait plus subsister et en 1921 une troisième fois je me rendis à El-Oubira où je passai 18 jours. Le travail, reprise des fouilles, fourni, a paru dans le Recueil de la Société archéologique, historique et géographique de Constantine en 1922. J'ai recueilli et rapporté un mobilier considérable et varié de ce gisement, reconnu à présent et indiscutablement comme un atelier.

Dans une question aussi capitale, il ne peut y avoir aucun parti pris et le milieu remarquable, qu'il m'a été procuré d'étudier, avec ma conscience de préhistorien et mes trente-cinq années d'expérience, m'amène à faire une constatation de très appréciable valeur.

Nul rapport n'existe entre l'industrie de l'atelier moustérien de El-Oubira et celle de l'escargotière immédiatement voisine — une cinquante de mètres à peine séparent ces deux stations.

M. Pallary déclare que des Berbères ont pillé l'escargotière pour se procurer les silex nécessaires à leurs besoins. Cette façon de présenter les choses peut lui donner entière satisfaction et explique très à propos sa conception d'une industrie néolithique berbère. Mais cela ne satisfera nullement et la théorie apparaît nouvelle et tellement enfantine que je m'y arrêterai à peine.

On conçoit, d'abord très mal, un milieu si important, d'occupation récente et ne procurant pas le moindre organisme : nul charbon ni cendre, pas un seul ossement et à plus forte raison de poterie, laquelle cependant, en pareille circonstance, devrait exister. D'autre part, comment admettre qu'on puisse obtenir un outillage volumineux, avec un second outillage voisin, beaucoup plus

petit et plus faible ! Car, il n'y a pas lieu de perdre de vue, que l'industrie de El-Oubira, est autrement massive que celle de l'escargotière voisine d'Ain-Mouhaâd. Je pourrais élargir cette discussion et donner encore maintes comparaisons, mais je me bornerai simplement à ajouter que le silex lui-même varie considérablement, et que nulle confusion n'est possible. Quelques lames d'un silex blond translucide, existent dans les deux stations : mais on en trouve pour ainsi dire partout et la technique de taille diffère tellement, qu'elle ne peut tromper un préhistorien en aucune manière.

Comme dernière raison enfin, j'ajouterai que je possède, tant dans mes collections particulières, qu'au Musée de Constantine, de très nombreuses séries des deux gisements voisins et si particuliers. Je les tiens à la disposition des collègues désireux d'être éclairés, car j'estime nécessaire de ne laisser subsister aucun doute après la déclaration de M. Pallary.

C'était du reste l'impression finale de mon travail de 1922, sur l'atelier moustérien de El-Oubira, paru dans le Recueil de la Société archéologique, historique et géographique de Constantine.

A. DEBRUGE,

*Correspondant du Ministère de l'Instruction
publique, délégué départemental de la
Société préhistorique française.*
